

## Cavàfis en français

*Cavafy ? Cavafis ? Le poète lui-même souhaitait qu'on transcrive son nom à l'anglaise, Cavafy ; aujourd'hui, certains lui désobéissent en préférant Cavafis, phonétiquement plus proche de l'original grec. Pour être plus précis encore, il faudrait marquer la voyelle accentuée : Cavàfis.*

*Constantin Cavàfis (1863-1933), Grec d'Alexandrie, ignoré de son vivant, entré depuis au Panthéon poétique mondial, passe pour intraduisible. Le plus agaçant, c'est qu'on ne sait trop pourquoi. Après tout, si ses poèmes, tissés d'allusions à l'Histoire passée ou présente et à la vie du poète, sont désormais recouverts d'un épais tapis d'exégèses, ils se composent d'énoncés relativement clairs et simples.*

*Trop simples sans doute. L'obstacle est dans cette parole ascétique, fuyant les élans lyriques ou épiques, frôlant sans cesse le prosaïsme, y échappant toujours par un sens aigu de la langue (Cavàfis joue en virtuose du double registre — savant et populaire — du grec moderne, dont le français est dépourvu) et surtout par un dosage des rythmes et des sonorités si parfait qu'il en devient transparent. Tout se joue sur une infime nuance, un quart de soupir. D'où les précautions oratoires d'un Bruno Roy, présentant la version de quelques poèmes qu'il a signée comme l'« ébauche d'une traduction impossible »...*

*Cavàfis, reniant de nombreux poèmes, en avait reconnu 154 constituant son œuvre officielle ; il en existe, sauf erreur, quatre traductions complètes en français : Yourcenar-Dimaras, Papoutsàkis, Zervos-Portier, Grandmont. Yourcenar, ne connais-sant que le grec ancien, eut recours à un sherpa linguistique. Georges Papoutsàkis, helléniste injustement négligé, fut l'ami du poète qui le conseilla, dit-on, dans son travail.*

*On notera les changements de coloration des lèvres ; elles sont roses dans l'original. Quant au reste, autant que les différences, parfois peu frappantes, les similitudes méritent notre attention...*

*Une nuit*

La chambre était pauvre et vulgaire, cachée au-dessus de la taverne louche. De la fenêtre, on voyait la ruelle étroite et sale. D'en bas montaient les voix de quelques ouvriers qui jouaient aux cartes et se divertissaient.

Et là, sur l'humble lit plébéien, j'ai possédé le corps de l'amour, j'ai possédé les lèvres empourprées et voluptueuses de l'ivresse. Si empourprées, et d'une telle ivresse, que même en ce moment où j'écris, après tant d'années, dans ma maison solitaire, j'en suis de nouveau grisé.

Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras  
Constantin Cavafy, *Poèmes*, Gallimard, 1958

*Une nuit*

La chambre était pauvre et commune,  
cachée en haut de la taverne louche.  
Par la fenêtre, on voyait la ruelle  
malpropre et étroite. D'en bas  
montaient les voix de quelques ouvriers  
qui jouaient aux cartes et s'amusaient.

Et là, sur cette couche humble et vulgaire,  
je possédais le corps de l'amour, je possédais  
les lèvres voluptueuses et roses de l'ivresse —  
roses d'une telle ivresse, que même en ce moment  
où, après tant d'années ! j'écris,  
dans ma maison solitaire, je m'enivre à nouveau.

Georges Papoutsàkis  
C.P. Cavafy, *Poèmes*, Les Belles Lettres, 1958

*Une nuit*

C'était une chambre pauvre et de fortune  
 Reléguée au-dessus d'une taverne louche.  
 De la fenêtre, on voyait la ruelle  
 Sordide et étriquée. D'en bas  
 Montaient les voix des ouvriers  
 Jouant aux cartes et s'amusant.

Là, sur le lit banal, sur l'humble lit,  
 J'ai possédé le corps de l'amour, les lèvres  
 Sensuelles et roses de l'ivresse,  
 — Les lèvres roses d'une ivresse telle que maintenant encore,  
 Cependant que j'écris, tant d'années après,  
 Chez moi, dans l'isolement, l'ivresse me reprend.

Socrate C. Zervos et Patricia Portier  
 Constantin Cavafy, *Œuvres poétiques*,  
 Imprimerie nationale, 1993

*Une nuit*

La chambre était pauvre et vulgaire,  
 cachée au-dessus de la taverne louche.  
 Par la fenêtre, on apercevait la ruelle,  
 étroite et sordide. D'en bas montaient  
 les voix de quelques ouvriers  
 qui jouaient aux cartes et qui s'amusaient.

Et là, sur l'humble lit plébéien,  
 j'ai possédé le corps de l'amour, j'ai possédé les lèvres  
 voluptueuses et rouges de l'ivresse —  
 rouges d'une telle ivresse qu'en ce moment même  
 où j'écris, après tant d'années !,  
 dans la solitude de ma maison, j'en suis de nouveau enivré.

Dominique Grandmont  
 Constantin Cavafis, *Poèmes*, Gallimard, 1999